

Regard sur mon enfance

Textes écrits et illustrés par le
groupe de femmes

Centre social CCO Ste Marthe - 2015



« Quand j'étais petite... »

Toutes les mères ont un jour partagé avec leurs enfants un souvenir de leur propre enfance. Tant pour comparer les époques et leurs possibles, que pour se rendre fière ou drôle devant leurs petits, pour préciser parfois, qu'un jour, elles aussi furent de petites filles. Enfin pour transmettre leur histoire, par petites touches, qui posées une à une, forment le tableau de l'histoire d'une enfant, d'une femme, d'une mère.

Cet ouvrage est une étape d'un projet mené dans le cadre du dispositif CAF, le REAAP, avec pour fil rouge la parentalité. C'est par le truchement d'ateliers d'écriture menés par Esther Fouchier (Forum Femmes Méditerranée), que les mamans ont choisi de transmettre des souvenirs de leurs enfances écrits avec l'émotion et la tendresse que leur renvoient des parcelles lointaines de leur histoire.

Elles ont ensuite illustré leurs textes de manière artistique. Le but était de mettre en scène un épisode, une image racontée dans l'écrin d'une boîte à chaussures, celle dans laquelle on garde de menus souvenirs. Chacune a su faire exploser sa créativité et toutes ont

réussi le pari de réaliser de véritables œuvres d'art. Les boîtes et quelques-uns des textes ont été présentés pour la première fois lors de la « fête de l'été » que le centre social de Ste Marthe a organisé le 6 juin 2015.

Un grand merci à toutes : Farida, Simone, Habiba, Annick, Malika, Violette, Carine ainsi qu'à Elsa et Maria assistantes sociales de la CAF pour leur investissement et leur bonne humeur tout au long de notre chemin de plume.

J'espère que vous prendrez autant de plaisir à lire ce recueil que nous en avons eu à l'écrire. Bonne lecture.

Emmanuelle ZELFA

Médiatrice Adulte-Relais

Centre social CCO de Ste Marthe.





« REGARD SUR MON ENFANCE »

PRINTEMPS 2015 AVEC ESTHER FOUCHIER

Forum, Femmes Méditerranée

CADAVRES EXQUIS

La consigne consiste à écrire une phrase sur une thématique, plier la feuille en cachant ce que l'on a écrit et passer le papier à sa voisine pour qu'elle écrive à son tour ... et ainsi de suite pour ensuite déplier la feuille et lire toutes les phrases telles qu'elles apparaissent. Ici, la thématique est : « l'enfance ».

« Je pense à nos longues promenades avec ma grand-mère. »

« Il y avait la source de la « Cine » sur le chemin. »

« En France, ... »

« Tricot, chaleur. Bruit d'aiguilles de maman près du feu. La laine qui glisse sur les aiguilles. Ce bruit apaisant ressemble à mes souvenirs. »

« Descendre la colline en luge. »

« Ne pouvant plus respirer »

« Des bonnes voisines de mon âge. »

« Cuisiner avec sa mère. »

« Le rocher blanc dominait le plateau. »

« En allant à l'école, la neige sur les trottoirs, le froid, les batailles de boules de neige, les rires joyeux. »

« C'était l'été »

« Les genêts me griffaient les mollets. »

« Abandonnée, »

« Sur le canapé, tous ensemble. »

« Neige »

« La guerre, on nous avait pris notre école. »

« Nous allions vers la mer. »

« Du bois pour faire la cuisine. »

« La chaleur et la tendresse se dégageaient. »

« J'avais besoin de maman. »

« Les discussions avec les grands-parents. »

« J'ai été très heureuse, toujours pour les cadeaux de Noël. »

« Cerisier »

« Serrée dans ses bras. »

« Mes boucles s'emmêlaient dans le vent. »

« Au parc, tous les enfants jouaient. »

« Longtemps, »

« Les vacances en famille. »

« Préparer la crèche pour Noël. »

« Grimper aux arbres. »

« Atmosphère, chaleur, joie, amusement, rassemblement. »

« Tendrement. »

« Les soirées au coin du feu à la montagne. »

« Les promenades que j'ai faites avec mes voisines. »

« Et les cailloux roulaient sous mes pieds. »

« Nous ramassions de l'herbe pour nos lapins. »

« *Quand j'étais petite.* »
« *J'embêtais ma petite sœur.* »
« *Je jouais à la marelle, à la dinette et à la corde à sauter.* »
« *La vieillesse, c'est dur.* »
« *Le parfum du jasmin et de l'œuf battu.* »
« *Le jardin de Mamie me paraissait immense, coloré et parfumé.* »
« *J'aimais beaucoup les friandises et l'odeur de tout cela.* »
« *Je me promenais souvent avec mon frère et ma grand-mère.* »

« *Quand j'étais petite.* »
« *J'aidais ma mère à cuisiner.* »
« *Je jouais à la poupée.* »
« *Je faisais de la bicyclette.* »
« *Sans bouger, épaisse.* »
« *Dans la maison de campagne, j'avais choisi la chambre sous les toits.* »
« *Chapeau pointu.* »
« *Je jouais à colin-maillard.* »
« *J'étais très contente de jouer dehors.* »
« *Je ne vivais pas en France quand j'étais petite.* »

« *Quand j'étais petite.* »
« *Ca me rappelle un jeu.* »

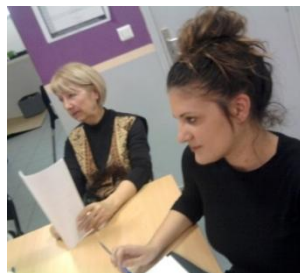
« Assise sur une couette, j'attendais. »

« Je chantais Brassens avec maman, mes sœurs et papa à la guitare. »

« Avec un sirop de sucre, hm ! C'était délicieux ! »

« Je n'aimais pas les mathématiques ! »

« Dans les champs, à la mer, partout, partout ! »



ENFANCE, EN FRANCE ...

Sur cet atelier, la consigne consistait à écrire un souvenir en commençant par « Enfance, en France ... ».

Puis, chacune pioche une phrase toute prête à insérer dans son texte (plus loin en gras).

L'enfance, je ne l'ai pas vécue en France mais je suis arrivée très jeune, mariée, amoureuse, naïve mais très seule. Exilée, sans téléphone en ce temps-là. C'était très dur d'avoir quitté ma famille cela a été très long à m'habituer mais, Dieu merci, j'ai eu des enfants et je me suis consolée de tous les aléas de la vie et j'habite même à Marseille, mon dernier rêve !

Malika

Enfance en France et dans beaucoup d'autres pays. Les voyages ont marqué mon parcours. L'Inde m'a fait découvrir le plaisir de partager sa propre culture avec d'autres pays, l'Afrique du Sud qu'il n'y a pas d'âge et de couleur pour l'amitié, la Thaïlande, le goût de la cuisine... Tous ces souvenirs

partagés en famille m'ont permis de grandir. Beaucoup d'affection, de curiosité, de partage, parfois des pleurs et quelques bêtises mais surtout et avant tout, beaucoup d'amour.

Maria

Enfance, en France. J'ai grandi dans une grande fratrie. L'éducation que j'ai me vient du foyer. Les souvenirs peuvent être joyeux ou tristes. Les vacances en famille nous réunissent. Les promenades, je me rappelle quand je grimpais aux arbres avec mes sœurs.

Céline

Enfance, en France. Les sorties au jardin Darcy avec la sculpture animalière de François Pompon, un ours sur lequel on grimpait. La complicité d'être dans l'herbe fraîche, assise sur la pelouse, en train d'effeuiller les pâquerettes en faisant des vœux avec des airs de joie : « je t'aime, un peu, beaucoup, passionnément à la folie, pas du tout » et des grimaces sur « pas du tout ».

Annick

Enfance, en France. Quelle solitude! J'avais quitté mon pays, sa chaleur, sa douceur, l'odeur de cardamome et du café. Je découvrais la nuit, les cris, les pleurs.

Nous devions fêter son retour mais il n'est pas revenu. Décédé sous les drapeaux, pour l'honneur de la France.

Son absence, notre errance. Mon enfance, une souffrance .Plus de respiration, plus d'affection, que de la désolation. Longtemps je n'ai pas eu de souvenir, pas de plaisir. Il a fallu grandir, faire semblant de dormir, vivre sans faire de tache, poser sa plume. Il a fallu sourire, refouler ses larmes, apprendre à dissimuler. Longtemps je n'ai pas pu grandir. Au bord du plaisir, j'entendais les cris des autres mais gardais au fond de moi-même, les miens.

Esther

Enfance, en France. Conçue en France, née ailleurs, presque en France, mais là-bas, en France d'ailleurs, de l'autre côté. Du plus loin que je me souviens, mon enfance a été joyeuse, mêlée de mixité, de joie, de départs, de déménagements, de découvertes, de chants et de fêtes.

Je me souviens du jour où mon père a acheté sa première automobile, il nous faisait démarrer sa 403 avec la manivelle.

Habiba

Enfance, en France et surtout dans ma famille, la tradition a toute sa place. Les fêtes, les repas, la joie, la musique, ont rythmé mon enfance. Je me souviens des bêtises que nous faisons avec mon frère et nos cousins et qui nous

faisaient rire aux larmes. La chaleur et la douceur de ma mère qui nous racontait des histoires avant de dormir le soir.

Carine

Enfance, en France, loin de Marseille et de son soleil. A l'ombre du Lion de Belfort, mon enfance s'est déroulée dans une tour de quinze étages où du neuvième je voyais sur le terrain vague en contre-bas, le chapiteau d'un petit cirque qui s'installait. A l'époque, on pouvait faire du patin à roulettes sur la chaussée sans crainte de se faire renverser. Depuis peu, on avait la télévision en noir et blanc, bien sûr. Je revois encore l'image de Michel Polnareff qui chantait « on ira tous au Paradis ». Ma dernière petite sœur venait de naître et mes parents parlaient du prochain déménagement, quatre enfants ça prend de la place et l'appartement devenait trop petit. Mes sœurs et moi avons eu le droit de dessiner sur le mur du couloir qui menait aux chambres. J'y avais dessiné une jolie tortue, je ne sais pas pourquoi je m'en souviens. Maman regrettait de ne pas pouvoir emporter le mur du couloir avec nous et garder nos dessins d'enfants

Emmanuelle

Enfance, en France. Très sage et aimée. Jouer. Beaucoup me promener. Voir du monde. Ne pas être seule. Voyager. Aller au cirque.

Simone

Ma mère, cette femme de 92 ans que j'admire. Cette force de la nature qui a vécu plusieurs conflits, plusieurs guerres, qui a été veuve jeune, n'a eu qu'un seul regret : celui de n'avoir jamais su lire et écrire. Elle qui s'est construite toute seule, qui a presque demandé mon père en mariage, qui a toujours travaillé, aidé sa mère, mariée ses frères et sœurs. Elle qui était si fière, devenait vulnérable aux yeux des gens dès qu'elle recevait une lettre.

*Cette honte qu'elle ressentait lorsqu'elle faisait lire son courrier à la voisine, moi, toute petite près d'elle, je partageais sa honte et je voyais dans ses yeux cette prière qu'elle ne disait pas à haute voix mais que je devinais : « apprends vite, ma fille, apprends vite à lire ! ». Cette honte, ma mère la ressent jusqu'à aujourd'hui, **CETTE INCAPACITE D'ECRIRE L'A EXILEE D'ELLE-MEME** et notre éducation reste sa plus grande fierté, je le vois maintenant dans ses yeux.*

Habiba



Enfance, en France. Et comme enfance rime avec vacances, je repense à ces moments partagés entre l'île de Ré et l'Italie.

L'île de Ré d'abord où sur nos grandes bicyclettes, nous parcourions avec mes parents, oncles et tantes, des kilomètres de terres bordées de sable et d'eau salée. L'Italie ensuite, là où ma grand-mère m'a transmis son amour de la cuisine, entre deux parties de cartes tardives et de longues promenades dans la forêt.

Enfance, en France. De nombreuses colonies aussi, m'ont permis de rencontrer des amis qui sont toujours présents à mes côtés aujourd'hui. Enfance, en France...et encore tellement d'endroits à visiter. Mais le temps de l'enfance a passé.

Elsa



J'ai apprécié les voyages que j'ai faits pour aller en vacances dans la maison de mon arrière-grand-père. Les voyages que j'ai faits dans l'Ardèche. J'ai pris plaisir à voir Paris. J'ai apprécié diverses régions lors des nombreuses randonnées que j'ai faites. La découverte de la couleur des feuilles blanches qu'on aurait dit des fleurs de mariée. J'ai beaucoup apprécié la Corse avec la traversée en bateau et la douceur du climat.

Simone

L'EXIL : EST-CE UNE DOULEUR OU UN POINT D'APPUI ? *Au début, c'est douloureux de quitter son pays, on nous enlève nos repères, notre famille, nos amis, nos habitudes mais cela permet de découvrir d'autres cultures, d'autres personnes et de s'ouvrir à toutes formes de coutumes. Grace à l'exil, on a toutes formes de métissages et de richesses en plus.*

Céline

QUAND ON SE SENT INCAPABLE D'ECRIRE, ON SE SENT EXILE DE SOI-MEME. *Je crois que j'ai été exilée parce qu'il le fallait, il fallait que je suive mon mari et c'était normal mais je ne sentais pas que j'en étais capable. Incapable d'écrire, j'aurais aimé écrire le livre de ma vie avec toutes les joies et les souffrances que l'on peut avoir vécu, mais souvent,*

j'ai vu des personnes qui sont malheureuses ou qui ont souffert beaucoup plus que moi toute leur vie et je dis « quand même, Merci, mon Dieu ! » pas toujours, mais quelques fois.

Mon exil fut douloureux, mais je suis heureuse de vivre en France avec mes enfants, ma France que j'aime envers et contre tout !

Malika



DEVANT L'ÂGE, NOUS NE SOMMES PAS TOUS DES EXILES, *exilés par choix pour une vie meilleure. Meilleure pour le moral, pour garder la tête hors de l'eau, pour vivre autre chose, ailleurs. Fallait-il prendre de l'âge, être acculé à un mur de lassitude ? Comme un coup de pieds au fond de l'eau avant que les poumons n'exploient. Il avait fallu se sauver, sauver ma peau, ne pas devenir une vieille chose qui ne me ressemblait pas.*



Non, il ne m'a fallu aucun courage pour quitter cet endroit maussade, quitter un travail plaisant et une maison spacieuse. Il m'a fallu garder le cap et, mari et enfants sous le bras, j'ai fui vers le sud de la France et son air gai, ensoleillé pour tout reconstruire et nous bâtir une vie que je veux douce et enrichissante. Le temps passe, les années, les enfants grandissent et je vieillis, mais mes rides sont celles du rire, du

sourire et du bonheur qui est le mien aujourd'hui. Le soleil, le vent, les souvenirs d'enfance provençaux, la ville vivante et belle, la mer, les bateaux, jamais je ne regretterai cet exil choisi.

Emmanuelle

L'EXIL EST MON PAYS ...*Née à Paris, capitale de la France. Douze ans plus tard, déménagement précipité à l'autre bout de l'hexagone. Je n'étais pas dépaysée, ma mère, vraie marseillaise, nous confiait à nos grands-parents chaque été. Fini le gris parisien maussade et triste. A moi le bleu du ciel et de la mer. Difficile cependant de quitter ses amis, sa chambre, son école quand on est en âge de se construire. Et pourtant ! Et pourtant ! Je serais bien incapable aujourd'hui de retourner y vivre. J'aime ma ville actuelle autant que je la déteste ... et j'aime la détester ! Pleine de défauts, c'est ça qui en fait sa force et sa beauté. J'ai parfois le sentiment d'y avoir toujours habité. Mon plus vieux souvenir remonte aux repas chez mes grands-parents qui ne sont plus... Des repas et des sourires échangés sur le parcours d'italiens immigrés ... L'exil est mon pays et fait partie de ma vie.*

Maria

L'EXIL : DOULEUR OU POINT D'APPUI ? *Il ne faut pas se mentir à soi-même. Quitter mon pays alors que je ne savais*

pas encore marcher, ni parler fut une profonde déchirure. Laisser ma grand-mère, mes tantes, la douceur du climat, l'odeur de la tendresse et de la plénitude ne fut pas une sinécure.

Découvrir la solitude, la rigueur des hivers, le mistral, les cailloux sous mes genoux. Heureusement, je n'ai jamais côtoyé d'hibou. Ni au singulier, ni au pluriel. Et puis j'ai su parler, lire, découvrir des histoires, parcourir des romans à toute allure. J'ai accepté de courir, d'apprendre, de grandir. L'exil ne fut pas tout de suite un point d'appui. Mais, petit à petit, j'ai fait de cet abandon, du miel pour guérir mes plaies et j'ai enfin respiré.

Esther



« QUAND ON SE SENT INCAPABLE D'ECRIRE, ON SE SENT EXILE DE SOI-MEME »*Sans vie, sans le choix de penser, comme un accouchement, douleur de ne pas trouver les mots. L'estomac se serre, le souffle se saccade, le tourment s'installe, par trop de maux qui sont enfouis, l'anesthésie de la vie. Comme l'enfant qui tait sa souffrance, qu'il ne peut*

exprimer, qu'il ne sait exprimer et qui ne se rend pas compte qu'elle existe, qui est révélée par cette incapacité d'écrire, cette douleur intense, incommensurable.

Annick

« L'EXIL : EST-CE UNE DOULEUR OU UN POINT D'APPUI ? » *Ce mot a bien des significations. Est-ce qu'il représente une douleur ? Surement pour les gens qui quittent leur famille, leurs amis, leurs repères. Une douleur qui fera partie d'eux. Un exil non choisi, imposé, pour fuir une guerre, la famine, trouver une vie meilleure, l'amour.*

Mais l'exil peut être aussi une force, changement et ouverture d'esprit. La rencontre de personnes formidables, le renouveau. Un tremplin pour une nouvelle vie. A nous de positiver, de se relever devant l'adversité et de prendre le meilleur qui s'offre à nous. Alors, amis exilés, soyez les bienvenus !

Carine





LE PANIER DE L'ENFANCE

Pour cet exercice, Esther nous a apporté toutes sortes d'objets : bijoux, cartes postales, images ... il fallait en choisir 5, un chiffre et une date et se lancer dans l'écriture d'un souvenir en y insérant tous les objets, chiffres et date. La difficulté résidait surtout dans le nombre d'éléments qui obligent et contraignent.

Dans mon jardin je voyais souvent des papillons voler, des fleurs de toutes les couleurs ainsi que des figuiers. Lorsque j'allais à l'école, je me promenais sur la place de mon village, là où il y avait une petite église ainsi qu'un kiosque en métal que j'aimais beaucoup et du haut de là où je me trouvais, je voyais la mer bleue à l'horizon et des petits bateaux de pêcheurs, je ne me lassais pas de regarder tous les jours cette vue.

Malika

Mars 1990, ma petite sœur est née. Agée d'à peine 3 ans, je ne m'en souviens pas bien. Je me rappelle seulement d'avoir été jalouse de son arrivée. Grande, aux yeux bleus, les cheveux blonds comme les rayons du soleil. En somme, très différente de moi. J'ai été encore plus jalouse lorsque rapidement, elle a grandi et m'a dépassé d'une bonne tête. Je me souviens également d'avoir demandé à mes parents pour Noël de la jeter par la fenêtre.

Puis, peu à peu, j'ai appris à être une grande sœur, comme ma grande sœur l'avait été pour moi. La protéger, l'écouter, partager, se chamailler pour mieux se réconcilier. La place du milieu n'est pas évidente dans une famille ... Ni plus grande que les autres pour avoir des avantages, ni plus petite que les autres pour être pardonnée facilement. Pourtant, en grandissant, j'ai apprécié d'évoluer au côté de mes deux sœurs. J'admire aujourd'hui le courage de ma grande sœur que la vie n'a pas épargné et la sensibilité de ma petite sœur qui relie l'ensemble de la famille.

Maria



Je suis née un 9 du mois de septembre (09), l'année à part le 1 et le 4, je dis toujours que je ponde des (n) œufs ! Mes yeux bleus, mes cheveux blonds, je me suis demandée, par rapport à mes parents mes sœurs, où était ma place.

Mes parents ne m'obligeaient pas à aller à l'église, mais avec les voisins qui étaient très « curé », on y allait tous ensemble. Avec nos 5 centimes de l'époque pour donner à la quête, on achetait des bonbons et on les mangeait avant d'arriver. On s'habillait avec les vêtements du dimanche, garnis de broches, bracelets ou chaînes. En arrivant à la maison, je m'enfermais dans la chambre que je partageais avec ma sœur, pour jouer avec mes poupées et celles de ma sœur qui les abandonnait. Maman m'appelais mais je ne répondais pas de suite. A la fin, je me faisais grondée de ne pas avoir répondu. L'après-midi, c'était sieste obligatoire vu la chaleur écrasante. Mais il ne fallait pas faire de bruit. Mon père ne pouvait pas dormir parce qu'on chahutait, en colère, avec le nerf de bœuf ou le martinet, il arrivait dans la chambre et, sur les jambes je recevais la correction car j'étais la plus près de la porte.

Véro

Au cœur de l'été 1975, c'était le mois de Ramadan, on respirait l'air du ramadan, l'odeur de l'ail, du persil, de la chorba, l'air de la convivialité et de l'amitié. C'était la première fois que je le passais chez eux, mes grands-parents. Ma grand-

mère m'apprenait à cuisiner, à laver le linge et à faire le ménage.

J'envoyais des cartes postales à mes frères qui étaient partis en colonie. Ma grand-mère m'avait acheté une jolie broche représentant un paon et je me rappelle l'avoir accroché sur ma robe de couleur rouge, celle avec des motifs de coquelicots.

Farida

C'était le 1^{er} août 1958. J'avais tout juste un an et je ne me souviens pas de grand-chose, seulement des bruits des véhicules car les fenêtres donnaient sur la rue. Bien plus tard on m'apprit qu'on la nommait Breteuil et que le peintre Chagall avait autrefois séjourné au numéro 163. La broche de ma grand-mère brillait de mille feux et de mes petits doigts potelés, je voulais la saisir. Des pierres semi-précieuses, disposées en rosace lumineuse, m'invitaient à poser ma tête tout à côté sur sa poitrine.

C'était le 1^{er} août 1958 et le 10, tout bascula. La broche disparu et je ne la revis plus. Perdre un fils à la guerre en 1958. S'accrocher à la vie. Devoir sourire à sa petite fille.

Le rouge avait transpercé nos cœurs. Et le noir devint la couleur de mon enfance.

Esther

Noël 1960, le 6 décembre. Les « Nouvelles Galeries ». J'aimais aller au rayon des souvenirs, il y avait une exposition sur le Maroc avec des objets qui m'attiraient. J'aimais l'ambiance des tapis, des plats en terre vernissée et surtout les bijoux ! Mes yeux s'écarquillaient. Et l'envie très forte de ce bracelet d'argent ciselé de différents motifs. Comme c'est drôle ! Car mon amie, ma sœur est d'origine marocaine et vendredi prochain, nous devons nous rejoindre pour aller ...dans les grands magasins. J'aimais le parquet grinçant et très chaleureux, j'aimais marcher sur ce parquet ciré et très doux.

Je comprends aujourd'hui, en évoquant les souvenirs d'enfance ma façon de vivre maintenant. Je vais souvent aux « Galeries Lafayette », j'y cherche peut-être les émotions d'enfance, je les recherche en allant dans ces lieux.

Annick

Août 1972. La DS break pleine à craquer, mes sœurs et moi tout juste réveillées après un long voyage sur les routes menant vers les vacances. Papa et maman se démenaient pour installer le campement : grande tente et canadiennes, tranchées autour des tentes en cas d'orage, installation du coin cuisine, petit déjeuner préparé à la hâte pour les 4 filles que nous étions, la dernière n'ayant que 6 mois. Je pense que je n'aurais pas le courage de mes parents : tout ce barda et cette organisation !!

Après quelques jours, papa devait repartir pour son travail, il nous laissait toutes les 5 pour une semaine avant de nous rejoindre pour un mois de vacances. L'air de Vénascle était chargé de parfums, le thym qui poussait partout, les champs de lavandes que l'on venait à peine de couper, la sarriette, le poivre d'âne, dont maman nous faisait des tisanes, les buissons de buis qui eux sentaient le pipi de chat. Le ciel invariablement bleu profond comme seul peut l'être le ciel de Provence.

Maman avait tout prévu, comme toujours. Il y avait dans les valises, des crayons de couleur, de la gouache et des pinceaux, des blocs de papier à dessin, des BD, des jeux de cartes et de la pâte à modeler. Quand je ne jouais pas dans le ruisseau à construire des barrages et à creuser des bassins, ou à construire des cabanes dans la colline, je dessinais beaucoup. Le paysage m'inspirait énormément. Certes, je n'étais pas Picasso, mais je m'efforçais de reproduire ce que je voyais avec le plus d'exactitude possible, tant dans le trait que les couleurs.

Mais retour à la réalité de la vie quotidienne : les tours de vaisselle ! Comme fille aînée, j'étais souvent de corvée, mais cet été-là, j'ai proposé de m'occuper de la vaisselle tous les jours. Maman, toute contente m'a offert un joli bracelet plaqué d'argent pour me remercier. Cette année-là, maman n'a pas touché à la vaisselle. Elle aussi avait besoin de vacances.

Emmanuelle



JE ME SOUVIENS...

Tout simplement, commencer son texte par : « Je me souviens ... »

***Je me souviens** de la maison de mon enfance avec ce jardin, les chiens, les pigeons dans une grande cage que mon père avait fabriquée. Mais elle me rappelle aussi les peurs que j'ai éprouvées. Un soir, alors qu'on attendait mon père, on entendit du bruit venant du long couloir de l'entrée principale. Maman avec un grand couteau, ma sœur très peureuse derrière moi, ne faisant pas de bruit, nous traversâmes la salle à manger. On ouvrit la porte du couloir et on se retrouva nez à*

nez avec un homme. Lui aussi a sursauté. Il s'était tout simplement trompé de villa et d'entrée en raison de l'obscurité. A partir de ce jour-là, le couloir qui longeait les chambres à coucher était toujours bien fermé à clé.

C'est une des nombreuses histoires de mon enfance avant notre départ définitif pour la France.

Véro

Je me souviens de la ferme de Vénasclé. Pépé, ce vieil homme de 90 ans, assis dans son fauteuil recouvert de peaux de mouton. Contre le mur de la remise, le dos contre la pierre chaude et à l'abri du mistral, il tirait sur sa cigarette roulée entre ses doigts tordus d'arthrite.

Pépé, de son vrai nom Marius, avait été berger. Et pour notre plus grand bonheur il nous racontait ses souvenirs d'enfance dans la colline : la chasse et le braconnage, les guerres et leurs cicatrices, ses cavales dans les éboulis, ses nuits dans les bergeries de montagnes au temps des transhumances et les violents orages d'altitude. Nous buvions ses paroles comme assoiffées d'histoires, de son histoire contée avec le délice chantant de son accent provençal.

La ferme était sombre. Dès qu'on y entrait on ne voyait plus rien. Les murs étaient noirs de suie, et quelques cartes postales jaunies s'accrochaient au-dessus du pétrin. Le fourneau bas, sur ses pattes de fauves devenait le refuge des

chats qui venaient se coucher dessous. Ce fourneau ronflant diffusait dans la pièce une chaleur bienvenue qui nous rougissait les joues. La table de bois semblait avoir toujours été là, usée par les ans, marquée de coups de couteau, de casseroles trop chaudes ou de verres de vin débordants. Au bout de cette table, comme un patriarche ratatiné, Pépé, Marius, assis, trônant dans son fauteuil, la pipette aux lèvres, rangeant son petit opinel tout juste essuyé sur son pantalon de velours côtelé.

Emmanuelle

Je me souviens *des rues d'Oran. Ou plutôt des trottoirs où l'on se réunissait tous les soirs pour guetter un peu de fraîcheur. Les trottoirs étaient squattés par nos anciens, ils y jouaient aux dames, assis sur de petits bancs volés aux enfants.*

Je me souviens des engueulades quand les voitures passaient trop près d'eux. Je me souviens des gamins qui jouaient avec un ballon de vieilles chambres à air volés chez le vulcanisateur du coin, découpées en mille morceaux et recollés.

Je me souviens *de moi, jouant sur la terrasse de ma tante, regardant son élevage de lapins et surtout ce mâle qu'elle appelait « macho ». Je me souviens aussi du bain maure. On nous y emmenait pour nous laver. Je me souviens de ces odeurs de renfermé, de vapeur et d'humidité, de cette chaleur qui faisait suffoquer.*

Je me souviens de ces veillées où l'on jouait à la ronda, jeu de cartes espagnol où mon grand oncle qui parlait l'espagnol et nous faisait peur : on disait de lui qu'il possédait le « don », celui de lire dans nos têtes. Je me souviens de bien des choses et j'adore ce qui se trouve dans ma mémoire.

Habiba

Je me souviens de l'école. Je sentais l'odeur du bois, des chaises, des tables. Et puis le tableau noir en ardoise, le bruit de la craie, la poussière quand on effaçait. J'étais assise à côté d'une amie, une voisine. Je me souviens de ses tresses. A la sortie de l'école, avant de rentrer à la maison, on jouait ensemble à la dinette ou à la marelle car on s'entendait très bien, on ne voulait pas se quitter. Pourtant, un jour, elle a quitté Marseille, je ne l'ai plus revue. Je me souviens d'elle, Hassiba et pourtant plus de trente ans ont passés. Je ne sais pas où elle habite. Je sais qu'elle est grand-mère, quelqu'un me l'a dit un jour ... Et si nous refaisons connaissance ?

Farida



***Je me souviens** du goût du sel sur mes lèvres, déposé là par les embruns du bord de mer, après de longues promenades à vélo.*

***Je me souviens** de mon père, toujours en tête de file et de ma mère, bonne dernière, les cheveux au vent, en train de rire avec ma tante. Nos ballades nous menaient la plupart du temps à de longues plages laissées à l'abandon.*

D'autres fois notre chemin nous portait jusqu'à d'immenses marchés colorés où l'on nous enseignait l'art des nœuds marins et où ma mère achetait de nombreux pots de fleur de sel de Ré. Et, toujours, pour terminer notre excursion sur le port, nous nous arrêtions chez le marchand de glaces.

Elsa

***Je me souviens**, lorsque la mi-août arrivait, de l'agitation qui régnait dans la maison. « Les valises sont-elles prêtes ? », « Avez-vous pris assez de vêtements bien chauds ? » criait ma mère dans les escaliers.*

Dans la voiture, les paysages défilent. Le vert de l'herbe fraîche, les nombreuses vaches et l'humidité... On est arrivé en Normandie. C'était alors l'heure pour moi de monter sur les genoux de mon père et de tenir le volant de la voiture pour grimper les derniers mètres qui menaient à la maison. Je me sentais si grande !

Derrière la maison, dans les bois, on s’amusait à se balancer à une corde. Mon oncle rappelait chaque jour l’heure de la pêche : il fallait bien remplir le ventre des trente occupants saisonniers. J’ai réussi à échapper au cross chaque année ... Sauf pour mes 8 ans. Je suis arrivée avant-dernière ! Vraiment, le sport et moi, ça a toujours fait deux.

Le soir, on se couchait dans cette grande pièce, des matelas à même le sol, en se racontant nos dernières péripéties

Quand on y pense, quelle pagaille ! Mais quelle belle pagaille !!

Maria



Il y a 25 ans déjà, je me souviens de nos vacances en Italie. Nous partions avec mes parents, mon frère et moi rejoindre la famille. D'abord, le long du trajet où j'étais souvent malade et puis enfin, nous arrivions en Italie. Ma marraine nous attendait avec mon oncle, mon cousin « Bastou » et ma cousine « Nugue ».

Tout le monde était heureux de se retrouver, car les deux petites familles sont très proches. Mes parents, mon oncle et ma marraine se sont mariés en même temps et depuis ne se quittent plus. C'est pourquoi nous nous voyions souvent et passions nos vacances ensemble.

La maison est ancienne, avec poulailler et lapins en dessous : lorsqu'on arrive, on sent directement l'odeur des animaux. La maison est vieille mais tellement accueillante. En haut, il y a une grange. Pour y entrer, on passait une vieille porte avec une grande serrure. Comme c'était interdit, d'y aller, mon cousin avait chipé la clef et nous rentrions tous les quatre dans cet endroit interdit. Une odeur de foin envahissait nos narines, on avait presque du mal à respirer. On vit alors ce gros talus de foin.

Mon cousin pris une échelle et nous montâmes à l'étage qui était fait d'un plancher de bois dont une partie était cassée. En dessous, le tas de foin : du coup, ce fut trop tentant. Tour à tour, nous sautâmes dans le foin dans un fou-rire incontrôlable.

Carine

***Je me souviens** des jours d'hiver dans le foyer chaleureux... Ma grand-mère venait faire des croissants et tout le monde s'activait. Je vois des couleurs chaudes comme ses viennoiseries dorées qui sortaient du four avec cette bonne odeur !*

Le feu ronronnait, la bouilloire d'eau émettait un léger sifflement. C'était une atmosphère intime et joyeuse. Avec ce savoir-faire que transmettait ma grand-mère experte en viennoiseries et ces gros gâteaux de Pâques genre Kougelhof dont les raisins secs ne tombaient pas au fond.

A la ferme de ma grand-mère, les voisins venaient des alentours pour goûter à ces gourmandises boire le thé et le café et se régaler de ces merveilleux gâteaux.

Annick

***Je me souviens** de ma tante, petite, en noir. Pendant les vacances, toute la famille venait chez elle, dans sa vieille maison où l'on devait pomper l'eau à l'évier pour la vaisselle. Le soir, quand il pleuvait, autour de la table ronde éclairée par une lampe coiffée d'un chapeau, on jouait aux petits chevaux ou on allait dehors retrouver les voisins au lavoir du hameau et on discutait,... enfin, surtout les grands.*

Il arrivait que les scouts, les « essouches » disait ma tante, viennent camper dans le jardin des châtelains. Alors on faisait une veillée tous ensemble. Le temps a passé. Mes parents ne

venaient plus coucher chez ma tante mais moi, je continuais à dormir chez elle, je me sentais mieux dans ses meubles anciens que chez mes parents dans leur nouvelle maison, achetée pour leur vieux jours.

Adolescente, j'allais chez elle sans mes parents, et là, j'étais gâtée. Elle me faisait de la bonne soupe au feu de bois, des gâteaux qu'elle mettait au chaud dans un tiroir de la cheminée. J'ai eu une grand-mère et un grand-père mais avec elle, c'était la campagne, le paysage, les fou rires, les bagarres de polochons, l'odeur de la cheminée dans cette maison qui au fur et à mesure s'est malheureusement dégradée.

Véro



Je me souviens de ce beau paysage, de ces rives sauvages de ce lac si majestueux. De cette abbaye perchée sur les hauteurs d'où s'échappaient les chants grégoriens des moines de l'abbaye d'Hautecombe. Du reflet des montagnes et des nuages dans les eaux sombres et profondes, « la dent du chat » qui se découpait au loin rappelant le conte effrayant du même nom.

*« Ainsi, toujours poussés vers de nouveaux rivages,
Dans la nuit éternelle, emportés sans retour, Ne
pourrons-nous jamais sur l'océan des âges
Jeter l'ancre un seul jour ?
Ô lac ! L'année à peine a fini sa carrière,
Et près des flots chéris qu'elle devait revoir,
Regarde ! Je viens seul m'asseoir sur cette pierre
Où tu la vis s'asseoir !
Tu mugissais ainsi sous ces roches profondes,
Ainsi tu te brisais sur leurs flancs déchirés,
Ainsi le vent jetait l'écume de tes ondes
Sur ses pieds adorés.*

*Un soir, t'en souvient-il ? Nous voguions en silence ;
On n'entendait au loin, sur l'onde et sous les cieux,
Que le bruit des rameurs qui frappaient en cadence
Tes flots harmonieux.*

*Tout à coup des accents inconnus à la terre
Du rivage charmé frappèrent les échos ;
Le flot fut attentif, et la voix qui m'est chère
Laisa tomber ces mots :*

" Ô temps ! Suspends ton vol, et vous, heures propices !

*Suspendez votre cours :
Laissez-nous savourer les rapides délices
Des plus beaux de nos jours !*

*" Assez de malheureux ici-bas vous imploront,
Coulez, coulez pour eux »*

Ces vers de Lamartine font écho dans ma mémoire, et sa statue qui s'élève près du lac du Bourget situé sur les hauteurs d'Aix-les-Bains là où nous passions nos vacances. Mon grand cousin de Toulon fabriquait d'immenses cerfs-volants qui avaient peine à s'envoler dans le ciel calme de Savoie. Il fallait courir, courir en dévalant la pente pour le voir s'élever dans le ciel. Les fils du cerf-volant s'emmêlaient dans mes pieds et je retombais sur le sol comme prise dans les ailes dans grand albatros.

Annick



« ELLE ME MANQUE... » « IL ME MANQUE ... »

Tout simplement, commencer son texte par : « Elle me manque ... » ou « Il me manque... »

Ils me manquent. *Ma Mamie Zonzon, mon Papi Dodo ... Été 2013, dure période pour ma famille. C'est ma grand-mère qui est partie la première, au petit matin. Une semaine plus tard, de chagrin peut-être, il l'a rejointe. Le temps passe trop vite. Presque deux ans déjà qu'ils sont partis. Je ferme les yeux et leurs images s'effacent peu à peu.*

Je veux me souvenir ! Me souvenir du sourire de mon papi en me racontant son parcours de l'Italie à Marseille, un cigare à la main. Je veux me souvenir, de ma grand-mère qui passait ses journées dans sa cuisine pour nous préparer de bons petits plats de sa Provence natale. L'odeur des tomates confites qui embaumait la maison. Je garde en moi les conseils avisés d'un grand-père protecteur et d'une grand-mère attentionnée.

Je veux me souvenir ...

Maria



Elle me manque cette chaleur, cette saison : l'été ! Que je me languis ! Que les mois passent vite ! Que je retrouve enfin ces jours qui n'en finissent plus ! Cette lueur qui vient taper aux premières heures du jour, qui me caressent le visage. Les rayons du soleil transpercent les volets et m'obligent à me lever. Quel bonheur d'ouvrir en grand les volets et de recevoir cette clarté, comme une bouffée d'oxygène.

Le soleil est mon ami, il m'accompagne tout au long de la journée. Il m'aide à m'assoupir, je me plonge dans ses rayons et j'y puise mon énergie.

Quand arrive la fin de la journée, je m'étire comme un chat, je me couche, gorgée de ses rayons et je m'endors en pensant qu'il me tarde de le retrouver, demain.

Habiba



***Elle me manque, mon Italie.** Dans le Piémont, en haut d'une petite colline, cette maison. On ne pouvait y entrer qu'après avoir affronté les chiens en liberté des voisins fermiers et après avoir ouvert de lourds volets de bois couverts de poussière.*

Ici, il fait toujours beau. Le matin, les rayons du soleil filtraient à travers les stores de la chambre et venaient se refléter sur mon nez et me réveiller. Les amis envahissaient la maison, les bruits résonnaient d'un langage chantant que je n'arrivais pas à comprendre. De la cuisine émanait des odeurs délicieuses de pâtes fraîches, de sauces mijotées et de cèpes tout juste ramassés. C'est dans cette cuisine-là qu'est née ma passion de la cuisine : entre deux marmites fumantes, à côté de ma grand-mère et de ses mains blanches de farine.

Le temps a passé, mais ses recettes et son amour sont restés. Aujourd'hui encore, je l'appelle lorsque j'ai besoin d'épater mes invités et de ravir leur palais.

Ma grand-mère, mon chef étoilé.

Elsa

***Il me manque.** Même aujourd'hui après trente ans, déjà trente ans. Il reste dans ma mémoire mille images de lui, avec son sourire, enfoui dans les poils bruns de sa barbe de soixante-huitard. Cette barbe sombre qui faisait peur à mes*

amis mais dans laquelle j'enfouissais mon visage quand il me prenait sur ses genoux. Cette barbe qui le faisait ressembler à un loup de mer quand il arborait sa casquette bleu marine de capitaine de navire. Il n'a pourtant jamais été capitaine, juste capitaine de sa flotte de quatre filles, il était notre phare, l'homme invincible, le plus beau, le plus fort. J'avais en lui une confiance aveugle et sans faille, il n'a d'ailleurs jamais failli à son rôle de papa : avec sérieux, avec humour, avec tolérance, avec amour, avec rigueur.

Aujourd'hui, je sais que ce beau, fort et grand papa n'était pas l'homme parfait, idéal que j'admirais tant. Bien-sûr, ce n'était qu'un homme à la voix grave et chaude. Bien-sûr, il ne savait pas toujours tout et il m'a parfois déçue quand j'étais petite. Bien-sûr, on ne se comprenait pas toujours, surtout quand j'étais adolescente.

Mais l'image qui me vient quand je pense à lui, la photo imprimée dans ma mémoire est celle de son visage souriant, les yeux marqués de ces ridules qui apparaissent à la quarantaine et sa barbe que mes sœurs et moi avions piquée de fleurs : pâquerettes et autres boutons d'or.

Emmanuelle





Elle me manque, Djohar, ma grand-mère Adja. Je me souviens de la Paternelle du temps d'avant. Je préférais vivre avec mes grands-parents surtout pendant le mois de Ramadan. C'était le mois de jeûne mais c'était surtout celui de la préparation de la chorba, des bricks, de la mahouda et des poivrons.

A la rupture du jeûne, mon grand-père jouait aux dames avec ses copains, une fois la partie finie, il nous ramenait des glaces. Ma grand-mère et moi allions dehors pour digérer et rencontrer les voisines, c'était le bonheur, l'air sentait bon la chorba, l'amitié et la convivialité. Avec nos amis espagnols, nous échangeons des recettes de plats traditionnels.

Quand venait l'Aïd, on leur offrait des pâtisseries orientales et ils nous rendaient l'assiette avec de la paëlla.

Mes grands-parents me manquent, leur amour et le bien-être que j'ai trouvé chez eux.

Farida

Elle me manque. *Je la connais depuis 35 ans, nous avons tout partagé, Julie, ma meilleure amie. Nous avons fait toute notre scolarité ensemble, allions dormir l'une chez l'autre, partagions les fou-rires et les chagrins, on nous appelait les inséparables.*

Nous nous faisons passer pour des sœurs ! Elle m'a accompagné toute mon enfance, mon adolescence, ma vie de jeune fille. Aujourd'hui, elle est partie vivre sa vie ailleurs. Heureusement nous nous appelons souvent et nous voyons régulièrement. Mais son rire et nos discussions me manquent.

Les gens continuent à nous confondre ce qui nous fait bien rire. Malgré les années qui passent, je serai toujours là pour elle. Et si j'allais la rejoindre ?

Carine



Remerciements chaleureux à

Esther Fouchier pour son adresse à guider notre stylo,

Farida pour la douceur de son thé à la menthe,

Habiba pour son don de conteuse,

Violette pour sa bonne humeur,

Simone pour son sourire et sa gentillesse,

Annick pour son émerveillement d'enfant,

Malika pour son sens de l'humour et

Elsa et Maria pour leur participation active.